

Jean-Marie Lassère, *Vbique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a. C.–235 p. C.)*. Préface de M. Le Glay. Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1977, 715 pages.

Déjà connu par une importante recherche sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Afrique (Ant. Africaines 7, 1973, 7–151), J.-M. Lassère vient de publier un livre (sa thèse de doctorat d'Etat) qui, par son ampleur et son originalité, mérite de retenir toute l'attention des historiens de l'Afrique romaine. L'auteur, en effet, fait oeuvre de pionnier et ouvre des perspectives neuves en étudiant sur une longue période (les quatre siècles qui séparent la destruction de Carthage de la mort de Sévère Alexandre) l'évolution du peuplement du Maghreb antique. Certes, l'application à l'histoire de l'Antiquité des méthodes de la démographie ne sont pas chose nouvelle: en France notamment, les beaux travaux de R. Etienne et de G. Fabre avaient rendu le monde savant sensible à leur fécondité et à leur intérêt. Mais personne n'avait encore tenté dans ce domaine une synthèse aussi fouillée à l'échelle d'un secteur aussi étendu du monde romain. Servi par une vaste culture historique et par une connaissance intime du pays, l'auteur, qui se situe à mi-chemin entre l'histoire économique et l'histoire sociale, étudie sous tous ses aspects la population de l'Afrique. Il examine successivement: 1. La mise en place du peuplement. – 2. Le développement interne de la population. – 3. Le mouvement naturel de la population.

1. Au moment de la chute de Carthage, l'Afrique du Nord – tant celle qui entre dans le domaine romain que celle qui, provisoirement, échappe encore à sa domination – est relativement peu peuplée, et, surtout, l'est de façon très inégale: Carthage, sa *chôra* et les territoires qu'elle contrôle, comptent environ un million d'habitants. La Numidie connaît un grand essor économique, mais seuls le nord, l'est et la région de Cirta ont une population assez abondante. Les Maurétanies, peu urbanisées et surtout peuplées de nomades, ont une très faible densité démographique. Un peuplement allogène (Puniques et Grecs à Cirta, commerçants italiens à Vaga, notamment) y a pris pied ici ou là, mais on ne peut pas encore parler de colonisation étrangère. Entre la chute de Carthage et le règne d'Auguste, l'Afrique connaît un afflux important d'Italiens: avant César, ce sont les *negotiatores* attirés par le goût du lucre et groupés dans des *conuentus ciuium Romanorum*, que révèlent des gentilices étudiés avec une admirable patience par l'auteur, les colons de C. Gracchus déduits en vertu de la *lex Rubria* au sud du Bagrada et dans le Cap Bon, puis ceux de Marius, installés en dehors de la province romaine, dans la future *Africa Nova*, auprès de Gétules dotés de la citoyenneté romaine, les colons étrusques révélés par des inscriptions découvertes près de l'oued Miliane. Pourtant Rome s'intéresse peu à l'Afrique et la romanisation des autochtones reste faible.

Avec César, des temps nouveaux commencent pour l'Afrique: le dictateur agrandit les possessions romaines en créant l'*Africa Nova*, installe de nombreux colons, fonde les premières colonies romaines et notamment Carthage (où cependant la colonie ne fut peut-être effectivement déduite qu'après sa mort). Même si les témoignages de l'onomastique ne sont pas décisifs, on ne peut douter que César ne soit le premier à avoir eu un projet africain cohérent: la colonisation vise notamment à développer l'Afrique sur le plan économique et à encourager la romanisation. Dans la Cirtéenne se présente une situation originale: l'allié de César Sittius établit une colonisation importante provenant d'Italie centrale, d'Espagne et surtout de Campanie, que César se contente de reconnaître.

Auguste poursuit prudemment l'oeuvre de colonisation de son père adoptif, établit quelques colonies à des points stratégiques, peuple les *pagi* carthaginois de vétérans ou de paysans civils, prolongeant l'action romanisatrice des villes romaines, renforce Cirta par une déduction supplémentaire. Déjà se font jour des mouvements de population: comme le prouve l'étude des noms, des Cirtéens émigrent à Sicca, des Carthaginois à Thurburnica. Enfin, Auguste installe en Maurétanie, durant la période d'interrègne, des colonies de vétérans dont l'onomastique, quand on la connaît, démontre l'origine italienne.

Moins spectaculaire, la politique de Tibère consolide la romanisation dans l'*Africa Nova* et l'étend dans les steppes du sud de la Tunisie, comme le montrent, entre autres, les nombreux *Ti. Iulii*. Claude renforce ce mouvement et lui donne une nouvelle ampleur. Il offre une part de plus en plus grande aux éléments néo-romains (Gaulois et Espagnols) et romano-africains dans l'oeuvre de colonisation dans les Maurétanies. Cette politique est encore accentuée par les Flaviens qui sanctionnent par la municipalisation les progrès de la romanisation, fixent au sol les nomades du pays musulame et ceux du nord de l'Aurès où l'onomastique témoigne de la création de nouveaux citoyens. Avec les Antonins apparaît un vigoureux essor de la colonisation vétérane, au nord et au sud de l'Aurès sous Trajan, sous Hadrien le long du *limes* de Maurétanie Césarienne. Après un temps d'arrêt sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode, elle reprend sous les Sévères et accompagne une expansion de l'occupation romaine vers le sud. Plus difficiles à interpréter sont les dernières déductions qui apparaissent dans le nord-est de l'Afrique sous Septime Sévère et Sévère Alexandre, dont on peut douter qu'elles aient eu un caractère militaire. Il reste que dans l'ensemble des provinces africaines, l'urbanisation après Auguste a reposé en grande partie sur l'armée dont l'élément dominant est de moins en moins constitué d'Italiens, de plus en plus de nouveaux citoyens d'origine africaine: l'insertion des nouveaux colons dans la société libyenne n'a donc pas posé trop de problèmes.

2. La domination romaine est allée de pair avec un essor considérable de l'agriculture: la cadastration des terres, leur mise en valeur par le développement de l'hydraulique, la création de domaines impériaux, la *lex Manciana*, puis la *lex Hadriana* qui favorisent la culture de l'olivier, plus rentable et moins aléatoire que celle du blé, ont encouragé l'enracinement de familles d'origine libyenne. Les régions montagneuses elles-mêmes sont gagnées à la culture. Ces progrès ont stimulé la romanisation des zones rurales: une société mixte se constitue. Si les noms africains y dominent, comme il est naturel, le nombre des gentilices d'origine italienne n'y est pas négligeable. Ceci est un des apports majeurs de ce livre: la campagne africaine n'est pas ce monde à part clos sur lui-même et faiblement romanisé qu'on a parfois imaginé. La citoyenneté romaine y a fait des progrès considérables, et notamment sur les grands domaines impériaux. Enfin, Rome a mené une efficace politique de sédentarisation des nomades, dont l'auteur montre à la suite de J. Despois que l'arboriculture a été le facteur déterminant, sans d'ailleurs supprimer totalement le nomadisme et sans empêcher une transhumance pacifique de l'extérieur vers l'intérieur du *limes*: le but de Rome a été de contrôler cette transhumance, non de s'y opposer.

L'auteur étend ensuite son enquête au milieu urbain. Le rôle commercial des ports et des marchés continentaux a attiré un nombre considérable d'allogènes. Une recherche épigraphique d'une grande précision permet à l'auteur d'évaluer l'apport humain des différentes ethnies étrangères dans les villes: Italiens, Espagnols, Gaulois, etc., et de mettre l'accent sur les Orientaux: peu à peu, ces derniers finissent par régner en maîtres sur le commerce. Pour le reste, l'Afrique, en croissance démographique continue, se suffit à elle-même. Les villes africaines sont peuplées pour l'essentiel d'Africains, les allogènes n'y sont qu'une minorité. J.-M. Lassère se penche ensuite sur deux éléments du peuplement africain: les Juifs et les esclaves. Avec d'excellents arguments, il démontre que les Juifs africains viennent d'Italie plus que des régions orientales de l'Empire, et démolit la thèse trop communément acceptée de l'existence, dès le III^e ou le IV^e siècle, d'un judaïsme berbère: il s'agit là peut-être d'une légende née dans la Diaspora. La judaïsation d'une partie des autochtones africains n'a sans doute pas commencé avant l'époque byzantine. Quant aux esclaves, leurs noms souvent grecs ne doivent pas faire illusion: ils sont pour la plupart d'origine africaine et leur importance, limitée, ne fait que décroître, notamment dans le monde rural à partir du II^e siècle, avec le développement de la petite exploitation. Au demeurant les très nombreux affranchissements font que les descendants d'esclaves s'intègrent très largement dans le monde quiritaire, à la différence des Juifs qui restent un monde à part dans la société romano-africaine.

A l'aide d'une étude onomastique dont les résultats sont systématiquement cartographiés, l'auteur étudie ensuite la romanisation progressive des habitants des villes africaines. Il aboutit à une conclusion nuancée et convaincante: si la part de l'*africitas* est considérable dans l'ononastique des cités, on y doit voir un témoignage de fidélité à un héritage ancestral plutôt que de résistance à Rome. Le brassage est d'ailleurs tel qu'il est difficile de distinguer entre Romains d'Afrique et Africains romanisés. Les Africains des villes participent d'une double culture. La romanité, chez eux, s'est harmonisée et acclimatée à une 'africité' toujours vivante: phénomène culturel peut-être malaisé à comprendre pour nos contemporains sur qui le concept de nationalité exerce un empire trop exclusif, mais que l'auteur rapproche à juste titre d'une réalité juridique familière au monde romain: l'appartenance à une double patrie, locale et romaine, des citoyens des municipes.

3. Plus spécifiquement orientée vers les questions démographiques, la dernière partie de l'ouvrage nous fait entrer dans le domaine austère des statistiques. Nuptialité, natalité, taux de masculinité, rythme de croissance, taux de remplacement des générations: au prix d'un immense travail, qu'a nécessité la mise en fiches de milliers d'épigraphes auxquelles il a posé de multiples questions, l'auteur brosse un tableau de la population africaine qui s'efforce de ne rien laisser dans l'ombre et de faire la différence entre les classes sociales, entre villes et campagnes, hommes et femmes, hommes libres et esclaves, citoyens et pèlerins: l'auteur fait, à la suite de R. Etienne et G. Fabre, de la 'démographie différentielle'. On ne peut tout résumer ici. Bornons-nous à donner quelques résultats: certaines données sont difficiles à apprécier, faute d'un nombre suffisant de textes épigraphiques. Il faut se résigner à ignorer ce que pouvait être le taux de mortalité infantile en Afrique romaine. Pour ceux qui ont franchi le cap de l'enfance, la longévité est de l'ordre de 45 ans: elle est plus élevée que partout ailleurs dans l'Empire. La population africaine a connu un accroissement assez considérable entre la fin de la République et la mort de Sévère Alexandre, témoignant de la vigueur de la natalité: le taux de remplacement d'une génération à l'autre y apparaît de 4 % environ sur la longue durée, si bien qu'entre César et les Gordiens la croissance se situe entre 50 % et les deux tiers. Ceci concorde avec le témoignage des textes comme avec les indications de l'archéologie: une paix relative et une réelle prospérité de l'Afrique expliquent ces données numériques. Si le lecteur n'a aucune peine à adhérer aux conclusions d'ensemble de l'auteur et à croire à la validité de ses 'taux' à l'échelle de l'Afrique, il hésitera en revanche, parfois, à accepter ses chiffres lorsque les échantillons apparaissent trop peu représentatifs. Ainsi, quatorze familles de Carthage (sur un total qu'on peut évaluer à plusieurs centaines de milliers de familles réparties sur les dix générations que représentent les deux siècles et demi du Haut-Empire) permettent-elles de déduire que le taux particulièrement bas qu'elles laissent apparaître de 1,3 enfant (si l'on ose dire) est véritablement représentatif de la taille des familles dans la métropole africaine? L'auteur est du reste bien conscient lui-même qu'il est tributaire d'informations inégales (l'épigraphie fournit des données numériques très abondantes ici et, ailleurs, désespérément maigres) qui ne permettent pas toujours de parvenir à des moyennes sur lesquelles on puisse faire fond.

Un chapitre d'un grand intérêt termine cette recherche: l'auteur y étudie la mobilité de la population africaine durant la période considérée. Par l'examen des noms, il suit les migrations intérieures à l'Afrique, en gros orientées en direction de l'ouest mais aussi du nord vers les régions militaires, et de l'est de l'Africa et de la Numidie vers les Syrtes; et les migrations extérieures (d'ailleurs faibles) d'Africains: migrations civiles vers Rome, l'Italie, les provinces ibériques surtout; migrations militaires de paysans originaires des territoires ruraux des villes de l'*Africa Vetus*, de Numidie cirtéenne et de Numidie militaire.

La longue conclusion où l'auteur ramasse les résultats principaux de sa thèse s'achève sur une note optimiste: la société romano-africaine a finalement été une réussite historique remarquable. Il n'y a pas eu de coupure profonde de deux Afriques entre elles, ni de cloisonnement entre les ethnies. L'Afrique romaine n'a pas connu le racisme. La population s'y est développée sans à-coups. A la fin de la période étudiée, elle est dynamique, nombreuse, bien répartie et assez prospère.

C'est un livre important, un monument d'érudition et de labeur que nous devons à J.-M. Lassère, et qui éclaire maints aspects jusqu'à lui méconnus de l'histoire profonde de l'Afrique romaine: se situant dans la 'longue durée', dominant avec maîtrise la masse immense de ses sources documentaires et bibliographiques, l'auteur nous livre une étude dont la valeur dépasse l'objet qu'elle s'est assigné. Elle se présente comme un modèle de recherche applicable au peuplement d'autres secteurs de l'Empire romain: espérons que J.-M. Lassère aura des disciples. La présentation de l'ouvrage est digne de son contenu. Les fautes matérielles y sont peu nombreuses. Dans ses tableaux des p. 513-517, l'auteur ne s'est pas avisé que plusieurs des inscriptions dont il donne les références d'après le CIL ou les ILAf ont en fait été reprises dans les ILM et auraient dû être citées d'après cette édition, la plus récente, à laquelle d'ailleurs il renvoie plus d'une fois. C'est ainsi que CIL VIII 9994 et 21839 = ILM 91; CIL VIII 21838 = ILM 89; ILAf 623 = ILM 100; ILAf 626 = ILM 126; ILAf 627 = ILM 88; ILAf 628 = ILM 90 (il s'agit non d'une épitaphe, mais d'une inscription honorifique, cf. le commentaire à ILM 92, qui s'applique aussi à cette inscription: la datation proposée par l'auteur, p. 514, n° 3, fondée notamment sur l'absence de DMS, n'est donc pas certaine); ILAf 629 = ILM 97; ILAf 631 = ILM 130; ILAf 634 = ILM 116. Mais au demeurant, la présentation d'ensemble, les tableaux, les photographies (toutes de l'auteur), les graphiques, la cartographie, sont admirables: c'est une édition luxueuse et proche de la perfection.

Aix-en-Provence

J. Gascou